



HIST GRAM



10

www.cercle-histoire-morschwiller-le-bas.alsace

12 Mars 2021

Edito



sud
alsace
museums

Comment rester en veille culturelle en cette période si particulière où musées, théâtres et cinémas sont fermés. Il reste bien sûr la lecture, ce qui est déjà beaucoup ; les libraires, malmenés lors du premier confinement, ne se plaindront pas d'un regain d'intérêt pour cette activité, confinements et couvre-feu obligent !

Beaucoup trouveront aussi dans les nouvelles technologies du média des substituts à leurs fréquentations culturelles habituelles.

Parmi elles, la visite virtuelle de certains sites ou musées.

L'application SAM (Sud-Alsace Musées), téléchargeable gratuitement sur tablettes et smartphones, est née d'une initiative conjointe des Musées Mulhouse Sud Alsace et de M2A. Elle vous ouvre les portes de 12 musées dans lesquels il est aisé de naviguer sans masque, au gré de ses centres d'intérêt. *Musée historique, Musée des beaux-arts, Cité du Train, Cité de l'automobile, Musée de l'impression sur étoffes, Electropolis, La Kunsthalle, Musée de la mine et de la potasse, Musée du papier Peint, Grange à bécanes, l'Écomusée d'Alsace et le Parc de Wesserling.*

Le musée Électropolis mérite un coup de chapeau particulier pour sa visite virtuelle en haute définition.

Notre village pas à pas

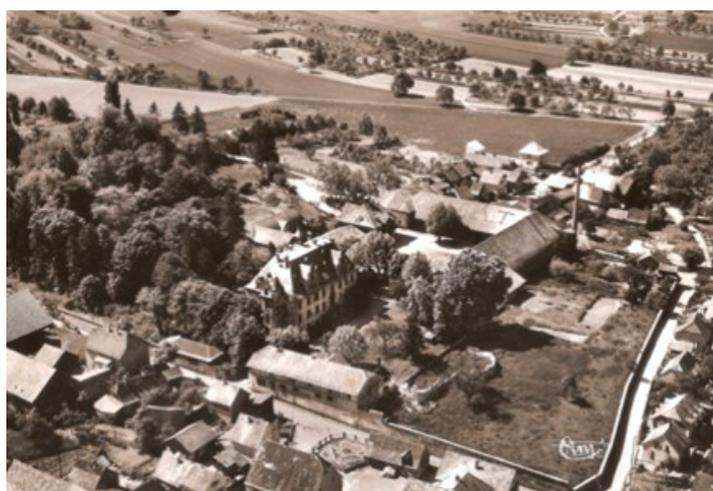
Un château de style Renaissance a été érigé en 1726 par la famille Zu Rhein. A son apogée, il possédait sa propre chapelle avec son propre aumônier, un père de l'abbaye de Lucelle.



Le château

En 1860, Albert Tachard (avocat et homme politique) achète le château et crée une ferme modèle. Son épouse fait aménager le parc et planter de nombreuses essences d'arbres.

A partir de 1889, le château change souvent de propriétaire. Il subit d'importants dommages lors des deux guerres mondiales.



Vue d'ensemble du domaine du château (années 1950)

Histoire de châteaux

Il est fait mention dans la chronique villageoise d'un château appartenant à la famille Roggenbach. Il n'en subsiste aucun vestige, ni même une localisation précise. Il reste de cette époque, rue du Château, une demeure construite en 1558. Elle est la plus ancienne du village, près des jardins du « Robachgarten », actuel lotissement des « Jardins du Robach » (voir HistOgram n°7). Il s'agirait de la maison des régisseurs.

Le château Zu-Rhein de Morschwiller-le-Bas

Les nobles Zu-Rhein disposent, à titre de fief, du village de Morschwiller depuis le début du 15^{ème} siècle jusqu'à la révolution française. Nous développerons leur histoire propre dans un ou plusieurs prochains numéros.

Le passage de notre région du Saint Empire Germanique à son annexion par la Couronne de France (Traité de Westphalie de 1648 et ses suites) n'a pas remis en cause leur statut.

Les Zu-Rhein possédaient plusieurs châteaux : à Pfstatt, d'où le nom du lieu-dit : « Pfstatt-le-Château », à Hirsingue et à Spechbach-le-Haut, et enfin à Dornach. Ce dernier château est toujours debout.

En 1726, François Joseph Conrad Zu-Rhein fait construire un beau manoir de style Renaissance à Morschwiller-le-Bas. L'historien Ernest Meininger qualifie cette demeure du « plus remarquable de tous les châteaux des Zu-Rhein » quant à son architecture et son importance.

Dans la chapelle du château (qui avait son aumônier attiré, un père de l'abbaye de Lucelle) se trouvaient trois monuments funéraires remarquables des Zu-Rhein, les pierres tombales de Jean Sébastien Premier et de ses deux épouses Marie Judith de Hohenfrist et Marie Suzanne de Rotberg. Les monuments funéraires des Zu-Rhein ont été transportés au musée lapidaire de Mulhouse (chapelle Saint-Jean).

Le château a échappé à la mise sous séquestre des biens lors de la Révolution, parce que les propriétaires d'alors, les deux fils Zu-Rhein, étaient encore mineurs.

En 1805, le château passablement délabré est racheté pour la modique somme de 180 000 francs par le maire de Lutterbach, Antoine Struch, également aubergiste à « La Demi-Lune ». Selon le récit d'un chroniqueur local de 1903, « *Struch avait été chargé par l'abbaye de Lucelle*

d'acheter ce bien pour son compte, il garda néanmoins, tel que stipulé et souligné dans l'acte de vente, le bien pour lui, mit aussitôt aux enchères une partie des biens du château nouvellement acquis à Morschwiller et couvrit avec ce produit de la vente une partie de sa dette. La vente se réalisa par l'intermédiaire de l'ancien curé de Morschwiller, Hoffmann ».



Le château en 1945 - Archives P. Hutter

Albert Tachard, avocat à Paris (voir HistOgram n°3) rachète le château en 1860 et le transforme de façon substantielle tout en créant avec son épouse (une allemande issue de la famille Grünelius de Frankfort s/le Main), « *femme unanimement aimée à Morschwiller* », un parc splendide et une exploitation agricole qualifiée de « ferme-modèle ».

En 1899, le château est acheté par un artiste peintre de Francfort qui le revend en 1902 à Jean Jules Braker.

En 1914, les états-majors étalent leurs cartes sur le billard du fumoir. En 1918, les lustres pendent brisés, au-dessus de la misère d'un lazaret. Les militaires font sécher la boue de leur capote humide devant les poêles de faïence. Le bivouac s'organise sur le parquet en bois-des-îles. A la fin de la guerre, les rosiers vagabonds et les barbelés s'entremêlent : le château abrite des prisonniers.

En 1919, le château est mis aux enchères et acheté par trois frères de Morschwiller-le-Bas, dont le notaire chargé de la vente.

En 1939, le château redevient un lieu de cantonnement tour à tour de réservistes français puis de soldats poméraniens.

A la libération, les tirailleurs marocains en chassent les supplétifs ukrainiens. Mais les lambourdes n'ont pas résisté au poids des bottes et des godillots.

Victime collatérale de la folie des hommes, le château agonise jusqu'en 1963, année où il est démoli faute de crédits pour le rénover et peut-être aussi, faute ... de volonté politique. Lors des années de l'après-guerre, il fallait reconstruire, et le patrimoine n'était pas la priorité.



J'ai descendu dans mon jardin pour y cueillir.... Le chardon-Marie

Le chardon-Marie, appelé aussi « artichaut sauvage », est souvent considéré comme plante invasive. Il est vrai que celle-ci prolifère facilement. Son arrachage n'est pas aisé du fait de ses piquants. Mais c'est aussi une plante qui « nous veut du bien ».

Dès l'Antiquité, Pline l'Ancien la recommandait pour combattre les excès de bile en mélangeant son jus à du miel. La médecine du 19^{ème} siècle en a développé de multiples usages : traitement des varices, des troubles menstruels, des congestions du foie, de la vésicule biliaire et des reins.

Elle offre aussi des possibilités culinaires : les feuilles peuvent être consommées comme des épinards (mais il faut enlever les épines !), les jeunes pousses comme des asperges, les boutons floraux comme des artichauts, les graines torréfiées en ersatz de café, les racines comme des salsifis.



Selon une légende, la Vierge Marie voyageant de Judée en Égypte pour échapper à Hérode aurait caché l'enfant Jésus sous un bosquet de chardons où elle lui aurait donné le sein. Ce sont les gouttes de son lait tombées sur les feuilles qui ont créé les nervures blanches des feuilles.

Peut-être là l'origine d'une croyance selon laquelle cette plante favoriserait la lactation.

Le chardon Marie a élu domicile dans le plessis n° 4 mais aussi en de multiples endroits du jardin médiéval, tellement il aime voyager !

Vous en souvenez-vous ? En mars, il y a 15 ans

De mémoire de météorologue on n'avait jamais vu ça.

De la neige, de la neige, encore de la neige.

Samedi 4 mars, quelques jours avant le printemps, la neige s'est mise à tomber peu avant midi.

Une neige lourde et humide.

Il a neigé toute la journée et une partie de la nuit. Le lendemain matin l'épaisseur de la neige atteignait 45 cm à la station météo de Bâle-Mulhouse. Au Grand Ballon on notait un cumul de 3,15 mètres.

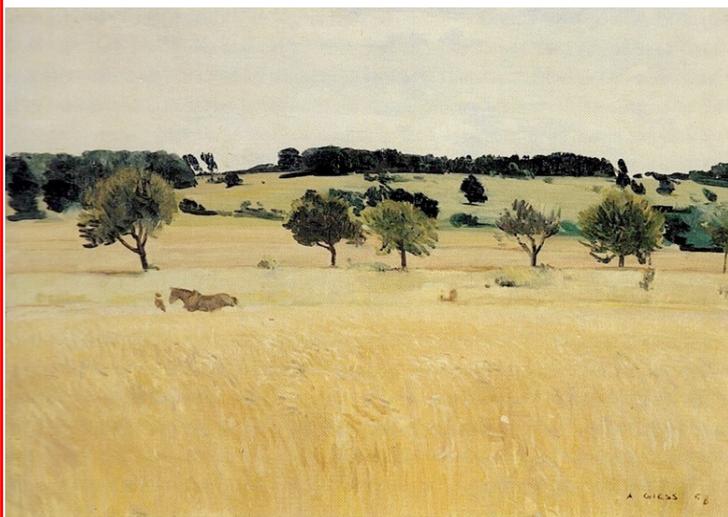
Ce dimanche chacun essayait de dégager devant chez lui. Souvent on s'entraidait dans la bonne humeur entre voisins. Les enfants, eux, s'amusaient beaucoup.

Les trains ne circulaient plus, l'autoroute était fermée à la hauteur de Belfort.

Le lundi 6 mars les transports scolaires étaient interdits dans tout le Haut-Rhin.



Clos Saint-Hubert



Alfred Giess

La presse régionale des années 30, notamment le « *Milhüser Tagblatt* » présentait le peintre sous le vocable : « Alfred Giess de Morschwiller ». Elle lui attribuait une autorité de « paysagiste » sachant marier tendresses bucoliques et rustiques. Au début de sa carrière, les paysages de son village natal ont été au cœur de son inspiration. Il déclarait que « *le paysage dans lequel j'ai grandi a dû m'impressionner, m'imprégner... Ces grands plans, d'un côté les Vosges, de l'autre le Jura et ses ciels mouvementés, dans la poésie du printemps et de l'automne...* ».

Plus tard, il trouvera une inspiration de même intensité dans la région de Champlitte (Haute Saône) qui est devenu sa seconde patrie.

L'huile sur toile ci-dessus, peinte en 1958 et intitulée « Contre-jour le matin » orne la salle du conseil de notre village.

Saga CTA (suite)

Les lignes régulières d'avant-guerre

Mises en place dès le démarrage de la compagnie, les lignes régulières desservent la vallée de Masevaux jusqu'à Sewen, Dannemarie et Leymen depuis St Louis et aussi Rixheim. Elles constituent un véritable service public apportant aux utilisateurs un nouveau confort et surtout le désenclavement.

Dès le commencement, la CTA met en place un système d'abonnements (ci-contre, la carte d'abonnement d'Albert Umhauer, né en 1914, futur maire de Morschwiller-le Bas).

Pour l'anecdote, son fils Paul nous raconte qu'en gestionnaire rigoureux, Arthur Faesch exigeait que les membres de sa propre famille utilisent une carte d'abonnement annuelle.

Il arrivait qu'il prenne en stop un voyageur. Il lui demandait alors le prix du ticket de transport pour ne pas concurrencer déloyalement sa propre entreprise.

Le "train" CTA comportait 70 places assises (36 dans le car, 34 dans la remorque)



Carte d'abonnement - 1927



Ligne Leymen - Saint-Louis

L'un des 13 café-restaurants de Morschwiller-le-Bas, très renommé à l'époque, mettait en exergue sa desserte par un arrêt de bus CTA et Citroën.



La CTA, supplétif du chemin de fer.

Il faut se souvenir que les Chemins de fer d'Alsace-Lorraine ont été nationalisés au lendemain de la première guerre mondiale. Largement bénéficiaires, jusque-là, ils sont lourdement mis à contribution pour combler les déficits chroniques des autres sociétés nationales de chemins de fer. C'est ainsi que, dans les années 30, par souci de rentabilité on décide de supprimer de nombreuses liaisons ferroviaires régionales qui avaient pourtant contribué à désenclaver les territoires, dont Altkirch - Ferrette et Dannemarie - Pfetterhouse, Saint-Louis - Waldighoffen et Cernay - Sewen.

La CTA est appelée à signer des contrats avec l'administration pour remplacer ces trains par des autocars, ce qui l'obligea à acquérir 6 véhicules supplémentaires.

Cette complémentarité entre les deux transporteurs de voyageurs, train et autocars, perdura tout au long de la vie de la compagnie sur fond de très bonnes relations commerciales.



La ligne Sewen-Cernay à la gare de Masevaux

Histoire de perspectives

Le pylône se rapproche de la tour, tourne autour et finit par la manger !



Le savez-vous ?

Dans le passé (encore dans la période d'entre deux guerres), un chasseur de taupes venait à Morschwiller-le-Bas sur demande, pour opérer dans les prés. Il était rémunéré selon le nombre de petites bêtes capturées.



Métier d'autrefois

Le berger - D'r Hirt

Il existe toutes sortes de gardiens d'animaux communément appelés « pâtres ».

Ainsi, le porcher (*Sàuihirt*) garde les porcs, le vacher ou bouvier (*Dorfküehirt*) accompagne les troupeaux de bovins, le chevrier (*Geishirt*) surveille les chèvres, l'ânier (*Eseltriwer*) garde les ânes. Il y eu aussi les gardien(nes) d'oies (*Ganshirt*)...

Une confrérie des bergers est attestée dès la fin du XVIème siècle. Souvent de jeunes garçons, faisaient office de bergers : on les affectait à mille petits travaux accessibles aux enfants allant de la conduite du bétail au pâturage à la supervision de la couvée des poussins, oies, canards...

Le pâtre était aussi souvent une activité de fin de carrière dévolue aux vieillards.

Proche de la nature et solitaire, on dit que le berger est souvent témoin d'apparitions fantastiques..., d'événements surnaturels. L'oisiveté ou la solitude font bon ménage avec le rêve et l'imagination !

Pour Morschwiller nous nous souvenons du berger du château,

Arthur Geissler.

Les anciens du village se rappellent encore le passage du berger muni de sa houlette et toujours accompagné de ses deux chiens. Le crochet permet d'attraper les moutons par la patte et la petite pelle de jeter de la terre sur les moutons afin de les rappeler à l'ordre.



Arthur Geissler allait faire paître ses moutons sur les terres du château encore vierges d'habitations entre la rue du Lugner et la rue Large dit le « Schuldebuckel » (image ci-contre) et vers le terrain de football et le Kirschberg.

Son fils Pierre était très réputé pour le maniement des ciseaux à tondre. Il exécutait ces séances de tonte dans la cour de sa ferme devenue depuis la résidence « la Villageoise » au centre du village. En revenant de l'école nous nous arrêtons pour observer avec quelle dextérité il enlevait la laine de ces « pauvres bêtes » qui bêlaient tristement. Nous pensions que c'était parce qu'elles avaient froid...

A la fin du ramadan, à la fête du « aïd el kebir », beaucoup de véhicules s'arrêtaient dans la cour de la ferme et repartaient avec un mouton vivant dans le coffre. A l'époque, naïvement nous pensions que c'était pour les faire brouter dans d'autres prés...



La bergerie de Morschwiller-le-Bas a cessé son activité à la fin des années 80 et a été démolie en 1994.



Nostalgie déjà !



La photo que l'on ne pourra plus faire

Rue des pèlerins, en face du parc du château, les bucherons sont entrés en action. Ils préparent le terrain pour l'arrivée des pelleteuses.

Un nouveau lotissement va bientôt sortir de terre.

Le soleil, bien sûr, va continuer de se coucher mais le charme n'y sera plus !



La Mi-carême et la tradition de l'Homme sauvage

Trois semaines après carnaval et trois semaines avant Pâques, la Mi-carême puise ses racines dans le Moyen-Âge. Elle marque une pause dans le jeûne et donne lieu à diverses traditions carnavalesques. En Alsace ressurgit surtout le thème de l'Homme sauvage dont l'Ïltis de Buschwiller et le Butzimmumel d'Attenschwiller sont deux versions emblématiques. Jusque dans les années 30 certains villages du Haut-Rhin organisaient le cortège du « violoneux du cerf » (Hirtzgiger). Un conscrit grimé, habillé de chiffons, de paille, déambulait enchaîné dans les rues sous la surveillance des autres conscrits. Cet Homme sauvage était présenté de maison en maison et exécutait une danse grotesque figurant les menaces de l'hiver, de la stérilité et des prédateurs venant dévaster le poulailler. Ses camarades exigeaient alors des œufs et du lard sous la menace d'une comptine de malédictions.

La défroque de l'Homme sauvage était brûlée en fin de parcours.

A Buschwiller le masqué porte le nom d'Ïltis (putois) . Le putois est en effet une menace pour les poulaillers.

Comptine menaçante chantée à Buschwiller: (d'après Marc Grodwohl)



*« Nous l'avons chassé avec des œufs et de la
fiente de poule
Avec des piques et des bâtons
Nous le chassons avec de la fiente de poule
Celui qui ne veut pas nous donner des œufs
Qu'il nous donne cinq francs
Sinon le PUTOIS
Ira prendre ses poules
Aujourd'hui dans trois semaines
Nous mangerons des œufs et de la viande ».*



A Attenschwiller c'est le Butzimmumel qui représentait une sorte de démon de l'hiver dont le nom viendrait de Butzmann, un lutin qui d'après la légende hantait les puits et fontaines . Une fois encore il s'agit de s'armer du mieux possible contre les forces négatives, contre tout ce qui est chaos et destruction.

La popularité de l'Homme sauvage a donné son nom à des enseignes de tavernes, à des statues de fontaines, à des rues. Entre autres :

- la rue du Sauvage à Mulhouse (en fait rue de l'Homme sauvage (« Wildemännstros), rebaptisée brièvement « rue Adolf Hitler» par les nazis, ce qui fit les gorges chaudes des Mulhousiens.
- les auberges de l'Homme Sauvage à Turkheim, Ammerschwiller (première mention 1520), Kaysersberg (première mention 1569) ;
- la fontaine de l'Homme Sauvage à Ammerschwahr.



La recette coup de cœur du Cercle d'histoire

le bretzel alsacien, *Elsasserbratzala*

Ingrédients

Pâte : 500 g de farine fluide – 8 g de sel fin – 11 g de levure sèche de boulanger – 150 ml d'eau – 150 ml de lait tiède – 30 g de beurre ramolli

Bain : 2 l d'eau – 2 c à c de sel – 80 g de bicarbonate alimentaire

Finition : du gros sel, du carvi, des graines de pavot ou de sésame

Mélanger la farine et la levure. Ajouter le sel, l'eau et le lait.

Travailler la pâte et ajouter le beurre. Pétrir et laisser lever environ 1 h (la pâte doit avoir doublé de volume).

Préchauffer le four à 200° (th 6/7).

Dans une casserole, faire bouillir l'eau, le sel et le bicarbonate.

Façonner des bretzels en « leur croisant les bras ». Les plonger dans le bain jusqu'à ce qu'ils remontent à la surface.

Les placer sur une plaque recouverte d'un papier cuisson. Les badigeonner de jaune d'œuf additionné d'un peu d'huile. Les saupoudrer de gros sel ou ingrédients de votre choix. Cuire au four jusqu'à dorure (env. 15 mn).

Avec la même recette on peut préparer des mini-financiers, des petits sandwiches....

